# Théâtre Français. *Le Bourgeois gentilhomme*.

Je commence par jeter les hauts cris. Un pauvre auteur dont on disloque une phrase, est un homme à qui l'on casse un bras ou une jambe. Dans mon dernier article du 23, sur *Pourceaugnac*, on me fait dire dès la première ligne : *Les cris de quelques jeunes gens ont empêché les acteurs de parler, et arrêté la représentation par d'étranges clameurs. Des cris* qui arrêtent une représentation par *des clameurs*! Quelle barbarie ! Quel galimatias ! *Les cris de* étaient rayés ou devaient l'être, et la phrase commençait ainsi : *Quelques jeunes gens ont empêché les acteurs de parler, et arrêté la représentation par d'étranges clameurs*. J'avais rayé *les cris* dans la première phrase, afin de pouvoir employer ce mot dans la troisième, sans tomber dans une répétition vicieuse : j'ai bien réussi ! Mais voici une faute bien plus grave. Je pardonne à l'imprimeur qui m'a estropié, moi, petit écrivain moderne ; mais comment excuser l'attentat typographique qui outrage un ancien, un des plus célèbres historiens latins, le grave Tacite, dont on a défiguré, profané tout un passage ? J'avoue à ma honte que je ne l'avais pas transcrit moi-même avec un soin assez religieux ; je m'étais fié à ma mémoire qui m'a trompé : j'ai mis le mot *opprimi* à la place de *lædi*. Les termes sacramentels du texte sont : *Non ideo* *lædi qui non regnaret*: c'est la traduction latine d'un vers grec dont Tibère lui fit l'application. Les premiers empereurs, César, Auguste, Tibère, Caligula, Claude, Néron, savaient le grec comme leur langue naturelle ; ils en citaient en toute occasion ; et Néron même, prêt à mourir, en a débité plusieurs. Ces mots, *Non ideo lædi quia non regnaret*, signifient littéralement qu'elle n'était pas *blessée* ou *offensée* parce qu'elle ne régnait pas. J'ai traduit directement ces paroles que Tacite rapporte indirectement : *Parce que vous ne régnez pas, vous n'êtes pas pour cela opprimée*; et c'est ce qui a trompé l'imprimeur qui, malheureusement, sait un peu de latin : s'il n'en savait point du tout, il n'eût point fait de faute. Au lieu d'imprimer le passage de Tacite indirect tel qu'il es,t et tel que je l'avais écrit, il a mais en assez mauvais latin ma traduction française qui est directe ; et voici de quelle manière il a altéré et perverti le passage : *Non ideo opprimeris quia non regnares*; dénaturer et corrompre ainsi un passage de Tacite, c'est un véritable sacrilège. J'ai besoin des folies du *Bourgeois gentilhomme* pour dissiper l'humeur noire que cette grande témérité m'a donnée.

Il faut qu'il y ait dans cette comédie une extrême surabondance de comique, puisqu'il lui en reste encore une si forte dose après tout ce que le changement des mœurs lui a ôté aujourd'hui, le luxe se règle sur le fortune plus que sur la naissance ; et, si l'on excepte les distinctions et les titres d'honneur, prix des grands services rendus à la patrie, une particulier riche peut, sans se rendre ridicule, se jeter dans des dépenses au-dessus de son état, et tenir une maison considérable. Le ridicule de M. Jourdain tient même encore plus à sa tournure ignoble, à sa grossièreté, à son défaut d'esprit et d'éducation qu'à sa roture. Un bourgeois peut avoir aujourd'hui les maîtres de danse, de musique et d'escrime sans qu'on y trouve à redire, quand il a de quoi les payer. Autrefois, les arts d'agrément étaient réservés pour l'éducation des courtisans et des grands seigneurs ; les gens du commun, quelle que fût leur fortune, n'osaient aspirer à ces brillantes frivolités ; le soin d'amasser de l'argent occupait uniquement leurs pensées : leur état était de s'enrichir ; celui des nobles était de dépenser et de se ruiner.

La leçon de philosophie est aussi morale que comique : on y apprend d'abord que les hommes agissent d'après leurs passions et non d'après leurs lumières ; et si l'on avait bien su cela, on n'eût pas fait tant de sottises dans les dernières années du dix-huitième siècle. Écoutez la morale du maître de philosophie, c'est la sagesse même qui parle ; voyez-le agir, c'est l'orgueil, c'est la colère en action. Il n'est que trop ordinaire dans le monde de juger les hommes sur leurs paroles : c'est la source d'une infinité d'erreurs ; c'est la ressource des intrigants et des fripons. Pour ne pas se tromper sur les hommes, il faut être bien convaincu que la vertu dont ils parlent le plus est toujours celle qu'ils possèdent le moins. Avez-vous intérêt de bien connaître le caractère de quelqu'un ? Ne prenez pas garde à ses discours : examinez ses actions ; informez-vous de ce qu'il a fait en différents temps, en diverses circonstances, et vous saurez peu près à quoi vous en tenir sur son compte. C'est une règle de prudence qui doit nous guider dans le choix de nos amis, de tous ceux dont nous employons le ministère ; mais il est bien rare que dans le monde on se donne la peine de faire un pareil examen ; on se laisse presque toujours duper par les apparences extérieures et les belles paroles, les femmes surtout sont très aisément séduites par l'hypocrisie de sentiment et de mœurs.

*Le Bourgeois Gentilhomme* ne réussit pas d'abord à la cour ; il fallut que le roi se prononçât en faveur de la pièce. Les courtisans y étaient présents sous un jour peu favorable. M. le comte Dorante est un escroc, et même quelque chose de pis ; il se sert de la passion ridicule de M. Jourdain pour lui tirer de l'argent ; il régale sa maîtresse et lui fait des cadeaux aux dépens de M. Jourdain : il joue auprès de ce bourgeois le rôle le plus vil et le plus méprisable. Je ne dis pas cela pour blâmer Molière, comme le fait Jean-Jacques Rousseau, qui est furieusement scandalisé de la conduite de ce grand seigneur, et la trouve bien plus blâmable que celle du bourgeois ; nul doute que Dorante ne soit plus coupable, mais le bourgeois est plus ridicule, et le ridicule est l'apanage de Thalie elle ne se charge point de ce que les vices et les crimes ont d'odieux ; elle ne s'occupe que du soin de faire ressorti ce qu'ils ont de ridicule et de comique. Dorante assurément est un malhonnête homme ; mais il a le bon ton, les belles manières ; M. Jourdain a de la bonne fois, ce n'est ni un escroc, ni un chevalier d'industrie ; mais c'est un sot, un homme vain, un orgueilleux, un fou. Dorante s'amuse aux dépens des nigauds et les met à contribution ; M. Jourdain est un nigaud qui participe aux friponneries des intrigants en leur fournissant de la matière pour exercer leur talent : s'il n'y avait point de sot il n'y aurait point de fripons. Molière ne nous donne pas le comte pour un modèle de vertu, il n'approuve point ses escroqueries ; mais il nous apprend que dans le monde les hommes sont presque toujours punis de leurs passions ; cet orgueil insensé qui fait qu'on s'oublie soi-même, et qu'on veut sortir de son état, est une cause prochaine de ruine : il y a toujours auprès de l'imbécile et du sot qui veut faire l'homme d'importance, un flatteur, un fripon qui profite de ce travers. La comédie serait le plus précieux des arts si elle pouvait être, pour les sots riches, un préservatif contre les flatteurs et les fripons ; mais la comédie est un amusement qui n'a pas le privilège d'interrompre le cours ordinaire des choses : c'est une nécessité malheureuse qu'il y ait dans la société des fourbes et des dupes : les sottises des riches sont le patrimoine de ceux à qui le sort n'en a point assigné d'autres.

La marquise Dorimène ne vaut pas beaucoup mieux que le comte Dorante ; c'est une espèce d'aventurière. Molière a placé cette marquise galante en opposition avec une bourgeoise acariâtre, et le comte, qui rabaisse son rang, forme un contraste théâtral avec le bourgeois qui veut s'élever au-dessus du sien. Il y avait autrefois à la cour des seigneurs ruinés qui se montraient peu scrupuleux sur les moyens de remédier au délabrement de leurs affaires : la prodigieuse distance qui séparait alors la bourgeoisie de la noblesse empêchait qu'on n'attachât alors quelque déshonneur aux escroqueries qu'un homme de qualité se permettait à l'égard d'un bourgeois ; on disant dans le monde : « Hé quoi ! Piller bourgeois, canaille, sotte espèce, vous leurs faites, seigneur, en les ruinant beaucoup d'honneur. »

Michot joue le bourgeois gentilhomme : il charge le rôle ; mais cette charge fait rire le parterre : il est difficile qu'un acteur ne se laisse emporter par l'envie de faire rire au-delà des bornes du bon et du vrai comique. Mlle Emilie Contat est pleine de naïveté dans le rôle de Nicolle, et rit d’une manière très comique. La scène de la brouillerie et du raccommodement est fort bien rendue ; c'est une espèce de partie carrée, entre Cléonte et son valet Covielle, d'un côté : Lucile et Nicolle de l'autre : les quatre interlocuteurs, Armand et Thénard, Mlles Dupuis et Emilie Contat jouent avec une expression très naturelle. Mad. Thénard est d'une grande vérité dans le rôle de madame Jourdain ; Cartigny se distingue dans la scène du maître d'armes, par sa taille et par les lazzis du métier qu'il imite fort bien ; Baptiste aîné est convenablement placé dans le maître de philosophie.

Geoffroy.